

 **DIE BALADE VON CHRISTIANE** 

TEXTE ÉCRIT PAR GIORGIO THURN, LE 23 MARS 2017,  
JOUR DU 74E ANNIVERSAIRE DE CHRISTIANE

Les Singer ont quitté l'Autriche début des années trente, suivant l'envie de François, le père, d'ouvrir une nouvelle page de leur existence. Ils passèrent une dizaine d'années à Paris avant de rejoindre Marseille pour les raisons historiques que nous connaissons.

L'histoire de Christiane débuta tambour battant, lorsqu'elle vit le jour dans la ville de Marseille occupée par l'armée allemande. Peu de temps après, il y eut un bombardement de l'armée américaine. Les gens fuyaient par un tunnel, tout n'était que poussière, obscurité, sans visibilité, bébé Christiane était enveloppée dans une couverture. Elle dut en glisser puisqu'une fois le tunnel parcouru, oh terreur, Petite Christiane avait disparu.

Retour dans le chaos pour la retrouver. Christianette, déjà très tôt nommée CriCri, dormait sur le sol. Quel soulagement ! Elle avait une telle force de vie. Ses premiers jours sur cette terre en étaient la preuve.

La famille habitait un petit appartement rue de la République.

Le père, François s'efforçait d'accéder à des missions pour assurer les revenus de la famille. Il dit un jour à Christiane qu'elle devait être reconnaissante envers Marseille de les avoir accueillis, père, mère et les deux filles en leur qualité d'expatriés et de leur avoir donné de quoi vivre. Dans l'immédiate après-guerre, c'était pourtant très compliqué de trouver du travail en tant qu'architecte. Il y avait certes de l'argent, mais dans le milieu. Marseille est célèbre pour ses tireurs de ficelle corses, et il se trouva que les premiers petits contrats provenaient de cette noble société. C'étaient des gens d'honneur, qui payaient toujours, parfois seulement des années plus tard, parce qu'ils devaient disparaître de la surface de la Terre pendant quelque temps.

À la maison, on menait une vie très modeste. La mère, Annie sortait à peine dans la rue, car son traumatisme de la guerre était tel que la foule lui faisait peur. Elle parlait allemand, le père français. Dès son plus jeune âge, la petite Christiane était fascinée par la langue de Voltaire. Elle s'enroulait dans le rideau ou elle se cachait

dans un coin et «mâchait» chaque nouveau mot qu'elle découvrait, expliquera-t-elle plus tard. C'est ainsi qu'elle se créa déjà très tôt le vocabulaire qui la mena bien plus tard à la maîtrise littéraire. Lorsque le père rentrait à la maison, c'était une fête pour toute la famille, et la petite Christiane se frottait contre ses jambes. Jusqu'à un âge avancé de son père, elle l'appelait affectueusement «papa mon chéri».

À vrai dire, Christiane aurait dû devenir un garçon pour que les rêves de son père tant admiré deviennent réalité et qu'elle prenne sa suite. Et bien que selon François, aucun métier sérieux ne puisse découler de l'attrait de la langue, c'est bien celle-ci qui était destin de Christiane. À cinq ans, l'adorable fillette écrivait ses premiers poèmes et lorsqu'elle rentra à la maison après son premier jour d'école, elle annonça avec l'innocence des enfants : «Je suis le génie de la classe».

Si nous regardons la suite du curriculum vitae, cette exclamation a quelque chose de prophétique. À dix ans, on la présente à un sage Arabe. Il la salue des mots



suiuants : «Je m'incline devant le futur grand écrivain». Au lycée «Montgrand» de la rue de Breteuil, Christiane découvre les grands écrivains et philosophes. De 14 à 18 ans, elle ne sort pas comme ses copines de classe, mais lit et lit encore. Plus tard, elle dira que sa culture littéraire date de cette époque. À 16 ans, elle commence une formation en comédie chez Maître Fourel, à la grande désapprobation de son père. Sa langue claire et sa voix si envoûtante datent de cette époque.

L'ambiance à la maison devient étouffante et Christiane cherche, à 17 ans, le contact avec la bourgeoisie de Marseille. Elle s'y introduit, car on y trouve rarement des jeunes filles aussi cultivées. C'est de cette époque que date aussi son amitié avec une joueuse d'orgue de son âge, qui lui fera mieux découvrir les différentes dimensions des œuvres de Bach.

Christiane est filiforme et elle admire ses camarades de classe qui sont déjà de jeunes femmes soutenant leurs arguments. À 18 ans, elle passe le baccalauréat. Son travail en philosophie (entre temps, elle s'est spécialisée dans les philosophes des Lumières, les «dixiémistes» du 18e siècle) lui permet de recevoir un prix au Concours général dont elle ne tirera jamais vanité.

Alors qu'elle avait encore 19 ans, elle arrive en janvier 1963 à Vienne, attirée par les frémissements de la saison des bals. C'est la vision onirique qu'a sa mère de sa propre jeunesse que Christiane se doit de vivre aussi. En cet hiver viennois, les merveilleux hospices se mettent en œuvre pour La rencontre. Christiane invite tous les jeunes hommes qui lui plaisent à venir lui rendre visite à Marseille. Un seul ne pourra résister : Giorgio Thurn. Début d'une grande histoire. Un amour de jeunesse intense remplit le cœur de ces deux-là.

Christiane est si différente des autres jeunes Viennoises de cette époque. Elle est romantique et rêveuse. Elle parle de façon imagée et sa profonde sensibilité fait trembler l'âme. Giorgio est fasciné par cette jeune fille authentique dont la féminité sans complexe ouvre en lui, le monde de ses propres sentiments, et une tendresse jusqu'alors inconnue l'enveloppe. Christiane est également sous le charme du jeune homme. Cela durera 4 ans avant qu'ils n'échangent les alliances.

À 21 ans, elle publie son premier livre : «Les Cahiers d'une Hypocrite» chez Albin Michel à Paris. Elle restera fidèle à cette maison d'édition sa vie durant, ce qui est aussi inhabituel pour un

écrivain. Cette fidélité à des décisions prises une fois pour toutes parcourra sa vie.

Ce premier livre encore autobiographique retient l'attention en raison de sa qualité littéraire et du jeune âge de l'auteur.

Christiane est ambitieuse et se lance dans des études littéraires à Aix-en-Provence.

Conformément au souhait de son père, elle a passé son premier semestre à Lumini, l'école d'architecture de Marseille. Il voulait assurer la succession de son bureau d'architecte. Cela ne fonctionna pas. Les «rituels d'intégration» des étudiants plus âgés étaient trop rudes à son goût et elle sentit que ce n'était pas sa voie. Plus tard, elle commence à développer un grand talent pour la décoration d'intérieur et le destin lui offre un architecte comme époux et un château à restaurer.

Pour être proche de Vienne, elle choisit pour sujet d'étude le Prince de Ligne, dont les écrits sont archivés dans la bibliothèque nationale et nulle part ailleurs. Il vivait sous Marie Thérèse et Joseph II. Giorgio étudie à l'école supérieure de sylviculture, conformément à la tradition paternelle, et c'est ainsi que l'amour entre ces deux-là peut



croître. Après l'obtention de son diplôme, elle complète ses études par un doctorat troisième cycle à Aix avec la mention «très bien». Son doctorat lui permet d'obtenir une charge de cours à l'université et la femme de lettres poursuit ainsi ses recherches et travaille avec la plus grande minutie. De nouveau, elle s'immerge dans les livres et le style des écrivains français des Lumières devient un élément d'inspiration pour sa future facture d'écrivain.

Quatre mois avant sa mort, elle reçoit le «Prix pour la langue française» de l'Académie française, l'une des plus grandes distinctions pour l'évolution exemplaire de la langue française. Cet honneur pour l'ensemble de son œuvre littéraire la réjouira beaucoup sur son lit d'hôpital, 40 ans après son doctorat.

Sa formation universitaire d'un haut niveau frappa très souvent les auditeurs de ses conférences, elle a en effet une vive capacité à faire les liens entre les sujets et à jouer avec les références et les citations. La France est un pays très vif sur le plan intellectuel, et une telle complicité avec sa culture nourrit la fierté nationale. Après ses études en foresterie, Giorgio de son côté, suit son instinct et se lance dans des études d'architecture à

l'école supérieure technique à Zurich. Christiane aime l'aventure, et c'est ainsi que les deux amoureux entament une nouvelle période de vie, comme des funambules sans filet.

Ils partent pour la Suisse sans rien d'autre que leur voiture et la juste et forte conviction d'être sur le chemin.

Comme par miracle, Christiane trouva d'abord à Bâle, puis à Fribourg une place en tant que lectrice pour ces deux universités. Pour les 5 années qui suivirent, elle fut celle qui ramena l'argent au foyer. Une part de son caractère la faisait nager à contre-courant.

Après 1968, les universités étaient en effervescence. Christiane ne participa pas aux manifestations, elle combattit avec une lame bien plus fine pour que l'on en finisse avec les «habitudes démodées». Le structuralisme avait le vent en poupe et commença à décortiquer la langue pour la restructurer. Christiane, du haut de ses 26 ans, enthousiasmait les étudiants avec des concepts intellectuels provocateurs. «Tu dois vivre une heure de cours avec Madame Thurn» ! était une parole courante chez les étudiants en littérature à Fribourg. Cela se passa relativement bien jusqu'au diplôme

de fin d'études d'architecture de Giorgio. Son contrat ne fut pas prolongé, la qualité de ses conférences était excellente, mais le contenu trop dérangeant pour le milieu conservateur catholique.

Maints étudiants étaient issus des cercles culturels français. Elle noua avec certains d'entre eux, africains, une amitié indéfectible. L'Afrique était sa passion.

En 1973, le couple déménage à Munich. Giorgio aspirait à y lancer son propre bureau d'architecte. Christiane le suit sans la moindre hésitation. L'histoire familiale avait ancré en elle que le destin peut vous amener à changer de lieu de vie. Annie, la maman, lui avait enseigné que dans l'Amour et par l'Amour, on suit toujours son homme où qu'il aille. Le projet de Giorgio était cette fois-ci très risqué au regard du contexte dont il n'avait pas conscience ou connaissance. À l'issue des Jeux olympiques de 72 et après la multitude des nouvelles constructions, beaucoup d'architectes à Munich se retrouvèrent au chômage. Puis vint la guerre du Jom Kippur, amenant avec elle une violente crise de l'énergie. Les autoroutes étaient vides et les missions difficiles à obtenir. En tant que Française, Christiane était exclue des postes



universitaires par l'État bavarois. Il ne lui restait donc plus que l'écriture, et Dorian naquit en 1974. Pour Christiane l'intellectuelle, la naissance de son fils fut un événement qui la transforma. De toute sa vie, elle n'avait jamais été plus rayonnante, d'une beauté renversante. Elle était à son septième ciel.

1977 voit de nouveau un déménagement, cette fois-ci à Rastenbergl, et de façon définitive.

En 1980, c'est Raphaël, le second cadeau du ciel qui vient au monde. Mais la naissance est difficile et Christiane pour la première fois de sa vie est confrontée dans sa chair à la réalité de la mort. Mère et fils se remettent d'avoir survécu l'un et l'autre. Christiane, après cette épreuve traumatisante de voir son fils entre la vie et la mort avec l'incertitude d'un avenir serein, entoure celui-ci de tout son amour maternel. Au-delà de ce qui peut être décrit. Ce vécu va générer entre eux un lien très profond, intangible et immuable. À trois ans, Raphaël dira : «J'ai regardé du Ciel, je t'ai vue et je suis venu.» La vie en communauté avec ses beaux

parents la met au défi. Elle n'est subitement plus la maîtresse de maison. Elle échappe à cette situation exigeante en remplaçant son engagement pour le foyer par la tenue de conférences et la mise en place de séminaires.

Quand elle est à domicile, elle se retire tous les jours de 8 heures 30 à midi et demi dans son petit bureau et peaufine les textes de ses livres. C'est maintenant la technicienne des mots qui se met au service du texte. Chaque mot est pesé avec la plus grande précision.

Elle dit parfois, au déjeuner : «Aujourd'hui, j'ai même écrit une phrase entière.» Son talent d'écriture est un fil d'Ariane, elle n'a pas de brouillon clair, elle tâtonne et, quand le texte est terminé, elle constate avec étonnement qu'il suit une ligne directrice précise.

Christiane est aussi un paradoxe vivant : artiste et étudiante, mère passionnée et libre penseuse, attachée à son pays et toujours partie, spontanée et organisée, fidèle et en cavale, spirituelle et rationnelle, exigeant tout d'elle et

tolérante et indulgente envers les autres, sage et toujours prête à une explosion de sentiments inattendue. Les gens l'aimaient et elle les aime.

En 2006, le cancer la rattrape. Le médecin traitant, écoutant sa conviction selon laquelle on doit tout dire aux patients, lui dit qu'elle n'a plus que 6 mois à vivre tout au plus. Elle l'accepte et on ne peut plus lui enlever cette idée de la tête. Telle une héroïne grecque, elle regarde son inéluctable destin en face. Elle supporte héroïquement sa douleur sans merci, ne concède aucune faiblesse ni à elle ni à sa maladie, et a toujours les autres à l'œil. Les médecins se disputent pour savoir qui a le droit de la soigner. Sa rencontre soulève les visiteurs. Et c'est au lit qu'elle écrit son dernier ouvrage, à vrai dire son testament. Après avoir rédigé la dernière ligne, elle ne peut plus tenir la plume, les doigts ne répondent plus.

*«Ma mission est accomplie».*



04.04.2007  
JOUR DE SON DÉPART 9H30



Heure de son décès : 5h21

Christiane gît dans son lit d'hôpital. Je suis seul avec elle.  
J'ouvre mon esprit à une communication télépathique.

Sans même vraiment lui poser la question :  
«Pourquoi es-tu morte ?», me vinrent ces  
mots :

«Ma tâche était terminée.»

– *Pourquoi tu t'es donnée cette  
maladie ?*

«Pour essayer l'ultime épreuve, à savoir de  
mourir en vivant.»

– *A quoi bon ?*

«Pour traverser la nuit en conscience.»

«J'aime bien la paix avec toi.»

«Je voulais savoir ce que ça va donner.»

«Je te le dis, ça donne la libération complète ;  
de plus c'est une transformation du corps.»

*Je regarde son corps et je vois sa  
poitrine se lever.*

«Tu me vois respirer parce que dans l'autre  
espace, je respire.»

«Je prends l'information du corps et je  
l'implante dans les corps des autres âmes.  
C'est la vibration de l'amour que je leur  
apporte. Ça les fait jubiler et briller. Quel  
plaisir pour moi d'enfin libérer des âmes à ma  
manière ! Je vais rayonner sur vous pour vous  
donnez un goût de comment on se sent avec  
un corps libéré.»

«En vérité, je ne suis pas en croyance. Ce  
n'est que l'expérience qui compte pour moi.  
Je voulais aussi transformer la mort et je l'ai  
fait.»

«Ceux qui meurent vivent et ceux qui vivent,  
vivent aussi.»

«Jour après jour, je vais t'expliquer comment  
c'est dans l'autre monde et toi, tu donneras  
des conférences pour le transmettre aux  
autres. Comme je te l'ai dit, ce n'est que  
l'expérience qui compte pour moi et non pas  
ce que disent les gens.»

«J'ai goûté à la nuit totale ; ça faisait peur, je  
te le dis. Mais je voulais traverser la nuit  
d'âme comme l'ont fait les saints. Ça te lave  
complètement et ce qui reste, c'est une pureté  
totale.»

«Tu es mon successeur, tu le sais, et tu vas  
répandre le bonheur de l'existence pas des  
mots, un rayonnement et un savoir profond  
que je te transmets.»

«Basta pour l'instant !»

«Je te remercie de m'écouter.»

– *Dieu merci que je l'ai entraîné !*

**Giorgio Thurn**